

LA JEUNESSE

(Suite de la 5ème page)

besoins de la jeune génération actuelle.

Au point de vue matériel, il y a tant de choses, à faire que je préfère n'en point parler.

V

Que penser de nos compagnes futures? mon Dieu, pourvu qu'elles ne soient pas suffragettes ! ! ! ! !

F. G. COFFIN, E.E.D.

x x x

M. ERNEST BERTRAND,

Etudiant en Droit

1.—Il est bien évident que la jeunesse actuelle n'est pas suffisamment préparée pour les luttes de demain, puisque la jeunesse, tant qu'elle sera la jeunesse, ne sera jamais prête pour des luttes qu'elle n'a pas à livrer et pour lesquelles elle ne fait que se préparer.

Si on me demandait cependant : la jeunesse actuelle se prépare-t-elle suffisamment pour les luttes de demain? Je répondrais sans hésiter : Non, car un trop petit nombre étudient et n'étudient pas même ce qu'ils devraient étudier. Ce n'est ni dans les Sommes de droit, ni dans les livres de médecine, ni même dans notre belle histoire que la jeunesse actuelle aime à prendre ses leçons de science et de patriotisme; elle se complait plutôt dans ces oeuvres qui ont leur bon en France — là où il faut relever la morale du peuple sans cependant l'épouvanter par l'image de vertus trop austères — mais qui, ici, ne peuvent que nous entraîner dans un abîme où nous ne sommes pas encore tombés, et d'où par conséquent nous n'avons pas à sortir.

Outre certaines personnalités qui surgissent certainement et qui seront d'autant plus évidentes que le niveau moral et intellectuel de la généralité sera plus bas, je ne crois pas que la jeunesse actuelle contribue plus tard pour beaucoup à l'accroissement du prestige de notre race.

2.—Notre qualité prédominante pour moi, est la gaieté avec laquelle nous agissons habituellement, et notre défaut prédominant est un peu une conséquence de notre qualité prédominante, c'est l'insouciance avec laquelle nous préparons notre propre avenir et par là même l'avenir de notre race.

3.—Il a besoin d'être réformé pour qu'il puisse s'adapter aux exigences du temps; et si l'enseignement comprend aussi l'éducation, il faudrait que l'on cesse de régir les élèves comme s'ils étaient tous des novices capucins, ou destinés à en devenir. Il faudrait moins de portes fermées à clef et une surveillance plus digne et plus apte à inspirer de la confiance personnelle pour ce jeune homme, qui demain trouvera toute porte à lui grande ouverte et qui n'aura que sa volonté pour tout directeur.

4.—Elles sont trop nombreuses pour que je puisse les énumérer ici.

5.—Je n'en pense que du bien: elles sont affectueuses, amoureuses de pas plus qu'il n'en faut pour qu'à la fin il leur en reste, au moins à chacune un; elles sont intellectuelles, connaissent beaucoup de choses, voire même quantité de nos numéros au téléphone; elles sont réellement femmes, donc elles sont aimables.

Ernest BERTRAND, E.E.D.

Etudiant en droit.

x x x

M. VICTOR PAGER

Etudiant en Droit

Monsieur Jacques Hermil,

L'«Etudiant».

I

Connaître ses défauts, c'est déjà vouloir un peu s'en corriger. Ce sera le mérite de l'enquête de l'«Etudiant», de faire naître de fortes résolutions de s'améliorer chez ceux qu'elle concerne, en révélant à la jeunesse elle-même et à ses maîtres, ce qu'elle est, cette jeunesse, ce qu'elle pense, ce qu'elle espère.

Car, ne nous abusons point : il y a dans notre formation et nos manières d'agir une large place pour le perfectionnement. C'est à se demander, avec le doute dans l'âme, si nous sommes préparés suffisamment pour les luttes de demain, si nous accroîtrons pour notre part le prestige de la race canadienne - française. Je ne suis

pas de ceux qui font à cette question une réponse catégoriquement négative. S'il y a, comme je le pense, une grande partie de la jeunesse trop amorphe pour ajouter d'elle-même un nouvel élément de force et d'originalité à notre race, il y a par ailleurs, selon moi, chez les jeunes, un groupe de meneurs futurs, à la volonté ferme et aux intentions droites, et grâce à eux, à leur action et à leur influence notre race pourra probablement soutenir les luttes qui s'annoncent et conserver du moins son prestige. Mais, je le répète, trop de nos hommes de demain manquent de la préparation intellectuelle ou morale pour que l'on envisage sans crainte l'avenir. De ce manque de formation de la jeunesse actuelle, beaucoup de gens ont tenu responsable le système de nos collèges classiques, dans l'enseignement qu'on y donne aujourd'hui. Cette accusation est-elle juste? Pour dire franchement mon opinion, je dois admettre d'abord que nos collèges classiques ne nous donnent pas toujours ces intelligences d'élite qu'on serait en droit d'attendre d'eux. Mais je suis plutôt porté à tenir responsable de cet échec non pas tant le système, que ceux qui le subissent.

Je suis persuadé que si tous nos élèves des collèges classiques suivaient à la lettre le programme des études en vigueur aujourd'hui, les résultats obtenus seraient beaucoup plus satisfaisants. Mais non, avec combien peu d'application accomplit-on souvent ses devoirs de classe, avec quelle hâte l'en finit avec toutes ces études, on suit ses classes, à l'Université nous faisons de même. Nous allons aux cours comme à une salle de lecture ou même à une salle de dortoir, et pendant que nos professeurs font effort pour nous expliquer les subtilités du code ou interpréter les caprices de la loi, nous sommes aussi indifférents à leur égard, qui si nous n'avions absolument rien à faire avec eux. C'est là je crois, un des défauts les plus graves de notre jeunesse; notre peu de recueillement, notre peu d'inclination à l'étude. Au lieu de consacrer nos soirées et nos veilles à l'étude sérieuse et à réfléchir, nous préférons le bruit, les distractions faciles; à la lumière de notre lampe nous préférons les feux de la rue Sainte-Catherine. Ce défaut dominant de notre jeunesse avouons-le toutefois, n'est guère combattu, à l'Université, c'est-à-dire, là où il se manifeste le plus parce qu'il a plus de chances de le faire. A l'Université Laval, nous sommes seuls, et nous le sentons. A part quelques rares exceptions, nos professeurs ne portent guère d'intérêt à nos faits et gestes. Ils se soucient fort peu de donner à notre jeunesse les enseignements que leur a dictés l'expérience de la vie. Après leur cours donné, peu leur importe de nous laisser dans cette cave ténébreuse et exige que l'on a baptisée pompeusement : la Maison des Etudiants. Un contact plus intime donc, entre élèves et professeurs, une maison qui soit vraiment une maison où l'on puisse s'amuser, se distraire en «étudiants», ou l'air et la lumière ne nous soient pas refusés et un grand pas sera fait dans la voie des réformes nécessaires. Les jeunes de notre âge, comme ceux de tous les temps, ont confiance dans la vie, et c'est là ce qui fait la force de la jeunesse. «Avec un esprit qui calcule, nous avons un cœur qui ne calcule pas». Qu'on tienne en éveil ces précieuses dispositions qui pour être quelquefois endormies sont encore notre plus glorieux apanage et nous n'aurons plus lieu de craindre en l'avenir de notre race. Il ne me reste plus qu'une réponse à faire à votre enquête, Monsieur le rédacteur : dire ce que je pense de nos compagnes futures. J'ai déjà pris trop d'espace pour oser m'étendre sur ce sujet. Je ne donnerai que mon impression dominante sur les jeunes filles d'aujourd'hui: je les trouve très aimables. Aussi je saisis l'occasion qui m'est offerte aujourd'hui de les saluer toutes par l'entremise de l'«Etudiant», aussi profondément que je vous salue, vous-même, Monsieur le rédacteur.

Victor PAGER, E.E.D.

x x x

M. G. ROBERT,

Etudiant en Droit

I

Puisqu'on me demande mon opinion, je dirai sans crainte que la jeunesse actuelle me semble suffisamment préparée pour les luttes de demain, mais à une condition: c'est qu'elle conserve avec enthousiasme et sincérité, durant sa vie universitaire, la belle formation intellectuelle et morale que lui ont acquise ses sept à huit années de cours

classique et qu'elle comprenne bien l'importance et la nécessité de la lutte présente.

C'est à mon avis à cette seule condition, qu'elle pourra contribuer efficacement à accroître en ce pays le prestige de la race canadienne-française.

II

Mais, par la brusquerie du changement de vie qui s'opère quand la jeunesse laisse le collège pour l'Université, elle devient peu à peu oublieuse de ses principes, de ses convictions et de ses promesses; oublieuse des connaissances religieuses et nationales qui font la force des individus et de la nation; indifférente, insouciantes quelquefois même dédaigneuse quand il s'agit de ce que nous avons de plus cher au cœur comme Canadiens-français catholiques: notre langue et notre foi. Jeunesse toute libérale au collège, forte par la culture du cœur et l'affermissement de la volonté, que ne cessent de lui inculquer des hommes dévoués, elle s'affaiblit, s'étiolle complètement dans l'atmosphère d'indifférentisme, de nonchalance, de laisser-aller de l'Université, et elle devient d'un utilitarisme consommé. Et pourtant à l'Université quel est le jeune homme qui ne possède pas d'idéal et qui ne soit pas rempli de générosité et d'énergie? Et cette formation morale n'est-elle pas celle que nous devons surtout rechercher?

III

Et c'est pourquoi, je dis qu'à part peut-être, certaines améliorations dans l'enseignement de l'anglais et même des sciences pratiques, nous devons être fiers de l'enseignement classique tel que donné dans nos collèges et qui est le seul, dans notre province qui puisse préparer d'une manière efficace, des hommes de principes, de science et de cœur, des véritables défenseurs de leur race et de leur pays.

IV

Les véritables réformes qui s'imposent sont bien plutôt dans le monde universitaire.

Nous n'avons pas peur de la lutte à notre sortie du collège, bien au contraire; mais c'est à l'Université, que notre fierté, notre énergie s'émeuvent par la fréquentation, l'entourage de blasés, de découragés, et d'apathiques.

Ne serait-ce pas le temps à Laval de secouer les énergies, les volontés? Les individus comme les nations ne peuvent rester stationnaires; il faut qu'ils avancent ou qu'ils périssent. La première réforme qui s'impose donc, d'après moi, à Laval, c'est ce réveil d'initiative, base de tout avancement personnel, universitaire, je dirai même national.

V

Il est bien difficile ce choix de notre future compagne, surtout de nos jours, où l'on en trouve beaucoup plus de légères et de frivoles que de sérieuses.

Les modes, la danse, les salons, les faidaises des godailleries et des damoiseaux, voilà l'objectif du plus grand nombre.

Qu'est-ce donc qui leur manque? Est-ce la culture de l'esprit? Non, elles veulent trop en faire montre généralement et tombent dans l'affectation et l'outrecuidance.

Ce qui leur manque, c'est la culture du cœur, et surtout la bonté.

Georges ROBERT, E.E.D.

x x x

M. L. LAMOUREUX,

Etudiant en Médecine

I

A mon humble avis, la jeunesse actuelle ne me semble pas suffisamment préparée pour les luttes de demain, car chez elle l'apathie règne en maîtresse. Au lieu de tourner ses aspirations vers un idéal humanitaire ou intellectuel, la jeunesse d'aujourd'hui n'a qu'un but: c'est de se créer une situation et rien de plus, c'est être avocat, c'est être médecin et rien que médecin. Pourtant, chez les peuples, la culture des lettres constitue un trésor public, l'arôme de la jeunesse, l'épée de l'âge viril.

Nous ne sommes pas assez avarés de notre temps. Nous donnons, sans en recevoir la valeur, nos moments les plus précieux à des futilités. Nous laissons sortir les heures de nos mains avec prodigalité et sans fruit. Un seul de nos jours ne devrait pas s'écouler sans avoir grossi le trésor de nos connaissances.

Quant au prestige de la race canadienne-française en ce pays, je suis persuadé que la jeunesse actuelle, malgré son apathie pour tout ce qui porte le nom d'efforts,

contribuera, dans une large mesure, à l'accroître davantage. C'est de race chez nous, et bon sang ne peut mentir.

II

La qualité prédominante chez les jeunes, quand elle existe, c'est l'enthousiasme; leur défaut, c'est le manque de persévérance.

Enthousiastes, nous le sommes. Nos projets ont une analogie avec certains tableaux de l'antiquité et du moyen-âge. Le dessin peut en être incorrect, les tons peuvent présenter à l'œil de la confusion ou de la discordance, la composition peut paraître défectueuse, mais dans l'ensemble ils ont un éclat, une richesse et une hardiesse incomparables. Nous avons de l'initiative, nous élaborons de beaux projets, mais nous ressemblons à ces coursiers non entraînés qui démarrent à grande allure et qui se laissent bientôt dépasser par tout un champ de concurrents dressés à l'endurance.

III

L'enseignement classique dans nos collèges pourrait atteindre un degré plus élevé, mais il faut compter avec le niveau intellectuel des élèves, la somme de travail qu'ils sont en mesure de donner, l'influence du climat sur les intelligences et... la paresse naturelle de la race canadienne. Je suis cependant en faveur de l'enseignement des langues mortes, telles que le latin et le grec. Il n'y a pas de doute qu'au point de vue éminemment pratique l'usage de ces deux langues est d'une utilité nulle ou presque nulle. Mais considérées comme adjuvantes à l'étude de la langue française elles présentent de grands avantages. Elles développent la mémoire, nous forcent à recourir à l'ingéniosité, pour trouver des idées et des mots, concourent à varier la construction d'une phrase et à y placer de l'harmonie et de la cadence. D'ailleurs les plus beaux esprits, tant contemporains que modernes, ont «pi-ché», plus que nous le faisons, sur le grec et le latin.

IV

Les réformes qui s'imposent sont nombreuses. Mentionnons à la hâte : L'inclusion de sang nouveau, la construction d'une «véritable» Maison des Etudiants avec toutes les commodités et améliorations modernes; la fondation d'un club social, composé de professeurs et d'étudiants; le développement et l'encouragement des sports.—Les sports sont légitimes et nécessaires. Ils nous arrachent à l'indolence, développent notre activité volontaire, nous apprennent à oser et à mesurer notre action, fortifient notre organisation, l'assomplissent... Ils sont en plus le médicament par excellence que l'on doit prescrire contre l'oisiveté qui engendre la lassitude, l'ennui, le dégoût et l'épanouissement des passions.

V

Elles devraient être ce pourquoi elles ont été créées, c'est-à-dire, la plus pure identification de l'humanité considérée par son côté tranquille, car, ne sont-elles pas le principe et le mystère du genre humain dans l'ordre naturel des choses? Elles devraient être femmes, c'est-à-dire, être le foyer, la maison, le centre des pensées paisibles.

Mais malheureusement, elles ne remplissent pas toutes ces conditions. Si certaines mères canadienne-françaises élevaient leurs jeunes filles pour en faire des mères de famille, au lieu d'en faire des mondaines, le monde n'en irait pas plus mal et les psychologues ne chercheraient pas midi à quatorze heures. En ménage, il ne faut pas grand-chose pour être heureux; il en faut si peu pour être malheureux.

Léopold LAMOUREUX, E.E.M.

Un Encouragement

Le «Canadian Municipal Journal» publie quelques commentaires sur une pensée parue dans l'«Etudiant».

Il nous fait plaisir de constater qu'un journal anglais s'occupe de nous et nous encourage en soulignant favorablement les idées que nous émettons de bonne foi, dans le simple but d'être utiles à nos confrères.

Pourquoi les journaux français n'en font-ils pas autant?

Après tout, nous devons avoir raison quelquefois!

LA REDACTION.